

CULTURE

midilibre.fr

mardi 27 novembre 2018

DISPARITION Le réalisateur Bernardo Bertolucci est mort lundi à l'âge de 77 ans, des suites d'un cancer

La fin du dernier empereur italien

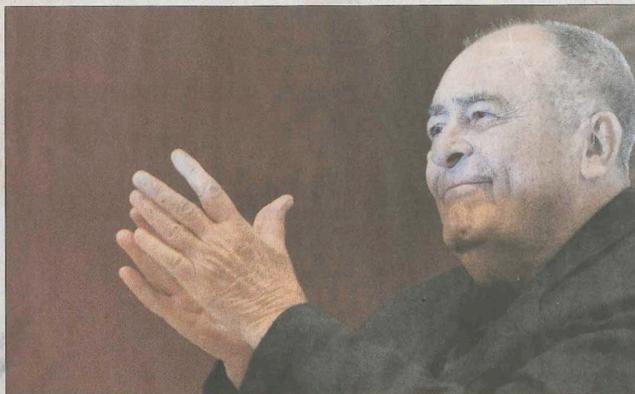
Entachée par les polémiques du sulfureux "Tango", son œuvre oscille entre regard politique lucide et forte vision formaliste.

Ce que j'aime penser, c'est que je suis un petit metteur en scène underground qui s'est infiltré dans le grand cinéma commercial pour foutre le désordre ! » En 1990, pour l'émission *Cinéma cinémas*, Bernardo Bertolucci résume parfaitement sa position dans le cinéma mondial : une singularité. Trois ans plus tôt, il a signé *Le Dernier empereur* qui a rafilé neuf Oscars dont ceux du meilleur film et du meilleur réalisateur, et cette année-là, il sort *Un thé au Sahara*, d'après Paul Bowles. Il est alors au faite de sa carrière internationale qu'il répugne à voir qualifier de "hollywoodienne".

S'il va encore faire sensation avec *Little Buddha* (1993) et *Beauté volée* (1996), il continue en effet de se considérer comme un cinéaste indépendant de culture européenne. Et bien sûr, toujours profondément, irrécupérablement Italien, de la région de l'Emilie qui l'a vu naître en 1941, à Parme. C'est là, dans cette terre du Nord de l'Italie, qu'il situe l'action de *Prima della Rivoluzione*, qui révèle son talent hors normes et lui vaut le prix de la critique à Cannes en 1964. C'est encore dans cette région, dans la plaine du Pô, qu'il déploie *Novecento* (1976), son

incroyable film-monstre de plus de 5 heures sur la lutte des classes au casting hallucinant. Fils d'Attilio Bertolucci, grand poète, intellectuel et critique, ami de Pier Paolo Pasolini, qui devint son mentor et dont il fut assistant sur *Accatone*, Bernardo Bertolucci n'a de cesse de balancer entre l'intime et l'historique, le politique et le polémique. Bien sûr, il y a *Le Dernier tango à Paris* (1972), mais le brouillard méphitique qui entoure ce succès phénoménal ne doit pas minorer l'œuvre. Il faut ainsi revoir à l'aune de l'Europe actuelle, son *Conformiste* (1970) qui fait le récit psychologique du glissement d'un homme ordinaire joué par Trintignant vers le fascisme, mais aussi son voisin *La Stratégie de l'araignée* (1970). Enfin, alors que le cinquantenaire de Mai 68 a passé, il faudrait réévaluer son tardif *Innocents* (2003) : la révolution ne l'intéresse plus vraiment, lui Bertolucci qui s'est toujours réclamé du communisme, mais la jeunesse, w elle, ô combien, et ainsi en trouve-t-il une seconde. Son dernier film *Toi et moi* (2012), témoignera encore de la fraîcheur d'un grand regard, alors de retour chez lui, en Italie. Sans plus « *foutre le désordre* », mais du cinéma jusqu'au bout.

J. BERNÈDE



■ Ces dernières années, affaibli, Bernardo Bertolucci (ici en 2015) s'était éloigné des plateaux. AFP

Il était venu au Cinemed, à Montpellier, en 1990

Le Festival international du cinéma méditerranéen de Montpellier avait rendu hommage à Bernardo Bertolucci en sa présence en 1990, et ses films étaient souvent programmés, comme *Le Conformiste* en présence de l'actrice Stefania Sandrelli en 2011. Pierre Pitiot, le cofondateur du Cinemed, entretenait une relation forte avec lui et en 1991, il avait signé

avec Jean-Claude Mirabella, *Sur Bertolucci*, un recueil de textes et d'entretiens inédits, publié aux éditions Climats. Aujourd'hui, Henri Talvat, l'autre cofondateur, se souvient de Bertolucci comme d'un « homme assez introverti, à qui il fallait poser des questions pour obtenir la parole. Il y avait en lui une grande mélancolie... Mais je me souviens d'une ren-

contre formidable, très sensible, avec le public, il s'y était pas mal dévoilé et avait beaucoup parlé de cinéma... » Et le président d'honneur de commenter : « Plus qu'un raconteur d'histoires, c'était un immense metteur en scène avec un sens de l'image, du cadre, de la forme, exceptionnel. Il était et restera un cinéaste fondamental pour le Cinemed... »

LE SCANDALE

Dernier tango

C'est une scène qui a détruit la vie d'une actrice et fini par faire de l'ombre au réalisateur. Dans *Le dernier Tango à Paris* (1972), Maria Schneider, 19 ans, vit une passion torride avec un veuf américain interprété par Marlon Brando qui sera nommé aux Oscars. Ce huis clos cru et morbide atteint son paroxysme dans une scène de sodomie avec une tablette de beurre en guise de lubrifiant. Bien que simulée, cette scène de viol assura la réputation sulfureuse du film mais brisera la jeune actrice, comme le raconte sa cousine, Vanessa Schneider dans *Tu l'appelais Maria Schneider* paru à la rentrée (*Midi Libre* du 14 octobre). Selon l'actrice qui tourna ensuite dans une cinquantaine de films, ni Brando ni Bertolucci ne l'avaient prévenue de l'usage du beurre. En 2007, Maria Schneider avait confié au *Daily Mail* que ses « larmes étaient vraies » dans le film. « Je me suis sentie humiliée. J'ai eu un peu l'impression d'être violée. » Après la mort de l'actrice en 2011, Bertolucci, qui ne lui a jamais demandé pardon, avait déclaré : « Maria m'accusait d'avoir volé sa jeunesse et aujourd'hui je me demande si ce n'était pas en partie vrai. »